4. Textes [1]

I. Ma vie (autobiographie de l'année 1861)

(Nietzsche a 17 ans)

Revoir le passé de la vie et associer des pensées aux principaux événements de celle-ci, voilà qui ne peut ni ne doit être sans intérêt pour personne, si son propre développement moral et spirituel lui tient à cœur. Car même si les germes de ses dispositions spirituelles et morales sont cachées en nous, même si le caractère fondamental est comme inné en chaque homme, ce sont seulement les influences venant du dehors, touchant l'homme, dans leur diversité bigarrée, tantôt plus profondément, tantôt d'une manière plus fugace, qui ont coutume de le former tel qu'il se présente adulte, du point de vue moral aussi bien que spirituel. C'est pourquoi des circonstances de la vie peuvent, si elles sont propices et tout autant si elles sont malheureuses, se montrer aussi bien utiles que nuisibles, suivant la manière dont divers germes d'inclinations mauvaises ou bonnes sont par là mises en éveil. Combien souvent les hommes proclament-ils heureux ceux qui sont riches, célèbres et avant tout favorisés par la chance, et combien souvent ne maudissent-ils pas justement leur situation, celle-là même qui, pensent-ils, les a précipités vers le vice et le trouble de l'esprit et qui a suscité en eux des inclinations dévorant leur joie de vivre.

1. Le meilleur des traductions présentées ici provient de la collaboration fraternelle de Paul Egger.

Dans la mesure où est juste cette mise en accusation du destin, dans la mesure où sont équitables les reproches qu'on lui adresse, il faut que cette puissance dispensatrice soit, ou bien aveugle, ou bien le principe de l'injustice. Mais il est tout aussi impensable de remettre les intérêts les plus élevés du genre humain entre les mains d'un être dépourvu de pensée et de discernement que de les confier à un quelque chose qui serait originairement mauvais. Car quelque chose de créateur qui serait abstrait, non spirituel, serait tout aussi incapable qu'un être originairement mauvais de diriger nos destins, puisque, dans le premier cas, ce qui est dépourvu d'esprit ne saurait exister — car tout ce qui est, est vivant — et, dans le second, la tendance au bien, innée dans l'homme, serait inexplicable.

Il y a, dans tout ce qui est créé, une gradation qui doit s'étendre aussi jusqu'à des êtres invisibles, si on ne veut pas que le monde soit lui-même l'âme originaire. C'est ainsi que nous remarquons un progrès de la vie, à partir de la pierre, de ce qui est, en général, solide et rigide, pour avancer vers ce qui est plante, animal, homme et pour devenir enfin terre, air, corps céleste, monde ou espace, matière et temps. Y a-t-il lieu de placer ici la frontière et le terme ? Des concepts abstraits seraient-ils les créateurs de tout ce qui est ? Non, au-dessus et par-delà ce qui est matériel, spatial, temporel, s'élèvent les sources originaires de la vie ; elles doivent être plus hautes et plus spirituelles, la vitalité doit être infinie et la puissance créatrice illimitée.

C'est une autre gradation que forme la répartition croissante des forces spirituelles, et ici, de tous les êtres visibles, c'est l'homme qui se tient à la cime, ayant la plus grande étendue d'esprit. Mais l'imperfection et la limitation de l'esprit humain, qui devrait clairement pénétrer le monde si on voulait voir en lui l'esprit originaire, oriente nos regards vers une force spirituelle plus haute et plus sublime, d'où toutes les autres forces spirituelles découlent comme d'une source originaire. On trouverait encore bien d'autres

échelonnements pareils, comme le progrès croissant du matériel, du spatial, du temporel, de la morale, etc. Mais tous — et voici l'important — déterminent pour nous d'abord l'existence de l'être éternel et ensuite ses propriétés. C'est seulement sur un être bon et à vrai dire sur un principe du bien que peut reposer la répartition de nos destins, et il ne faut pas que témérairement nous essayions de soulever le voile répandu sur la direction de nos vicissitudes. Aussi bien comment l'homme pourrait-il, avec des dispositions d'esprit si peu étendues, pénétrer les projets qu'inventa et qu'exécute l'esprit originaire ! Il n'y a pas de hasard ; tout ce qui arrive a sens, et plus la science pousse ses explorations et ses recherches, plus devient évidente la pensée que tout ce qui est ou arrive, est un anneau d'une chaîne cachée. Porte ton regard sur l'histoire ; crois-tu que c'est d'une manière insignifiante que les dates s'associent aux dates ? Contemple le ciel ; imagines-tu que c'est sans ordre ni loi que les corps célestes suivent leurs carrières ? Non, non ! Ce qui arrive n'arrive pas fortuitement, un être supérieur conduit avec mesure et sens tout le créé.

II. Pensées. Vacances de Pâques 1862

(Nietzsche a 18 ans)

Si nous pouvions jeter un regard libre et ingénu sur la doctrine et sur l'histoire de l'Eglise, nous serions forcés d'exprimer mainte opinion opposée aux idées généralement reçues. Mais, enserrés dès nos premiers jours dans le joug de l'habitude et des préjugés, inhibés dans le développement naturel de notre esprit par nos impressions d'enfance et déterminés par la formation de notre tempérament, nous croyons devoir considérer comme un délit, ou presque, le fait de choisir un point de vue plus libre pour porter, à partir de là, un jugement impartial et approprié à l'époque sur la religion et le christianisme.

Un tel essai n'est pas l'œuvre de quelques semaines, mais d'une vie.

Comment pourrait-on en effet détruire l'autorité de deux millénaires, la garantie de l'élite des hommes d'esprit de tous les temps par le résultat de juvéniles rêveries ; comment pourrait-on, à coup de fantaisies et d'idées peu mûries, se placer au-dessus de ces souffrances et de ces bénédictions dont le développement d'une religion marque profondément l'histoire universelle ?

Il y aurait témérité au total à prétendre résoudre des problèmes philosophiques sur lesquels la lutte des opinions est menée depuis des millénaires : renverser des manières de penser qui, seules, selon la croyance de l'élite des hommes d'esprit, élèvent l'homme au niveau de l'homme véritable ; unir la science de la nature et la philosophie sans connaître les principaux résultats de l'une ni de l'autre ; construire un système du réel à partir de la science et de l'histoire, alors que l'unité de l'histoire universelle et les bases les plus fondamentales ne se sont pas encore révélées à l'esprit.

S'aventurer sur la mer du doute sans boussole ni guide est sottise et ruine pour des esprits non éduqués ; la plupart seront dispersés par les tempêtes, et très rares seront ceux qui découvriront des terres nouvelles.

Du milieu de l'immense océan d'idées, on s'en prend à rêver à nouveau à la terre ferme...

(Destin et Histoire).

III. Je veux te connaître, Inconnu (1864)

(Nietzsche a 20 ans)

Encore une fois, avant d'aller plus loin,
Et d'envoyer en avant mes regards,
J'élève, esseulé, mes mains
Vers toi vers qui je fuis,

A qui au tréfonds du cœur
Solennellement je consacrais des autels,
Afin qu'en tout temps
Ta voix m'appelle encore.

Là flambe profondément gravé
Le mot : au dieu inconnu.
C'est à lui que je suis, bien que dans la horde qui blasphème
Je sois jusqu'à cette heure même demeuré,
C'est à lui que je suis, — et je sens les entraves
Qui dans la lutte me retiennent là
Et, quand je voudrais fuir,
Me contraignent malgré tout à son service.

Je veux te connaître, Inconnu,
Toi qui profondément te saisis de mon âme,
Toi qui telle une tempête vas traversant ma vie,
Toi qui es insaisissable, toi qui m'es apparenté !
Je veux te connaître, et même te servir.

IV. Par-delà bien et mal

§ 295 (1886 : Nietzsche a 42 ans)

Le génie du cœur, tel que le possède ce grand Caché, le dieu tentateur, le piégeur-né des rats des consciences, dont la voix sait descendre jusqu'aux souterrains de chaque âme, qui ne dit pas un mot, qui ne jette pas un regard où ne se dissimule une intention de séduire, dont la maîtrise consiste à savoir paraître — non pas ce qu'il est, mais ce qui sera pour ses fidèles une contrainte *de plus* à se presser plus proche de lui, à le suivre toujours plus intimement et plus à fond, — le génie du cœur qui impose silence aux braillards et aux fats et leur apprend à écouter, qui polit les âmes rugueuses et leur donne à goûter un désir nouveau, celui de demeurer calmes comme un miroir afin que s'y reflète la profondeur du ciel — ; le génie du cœur qui enseigne à

la main pataude et surprise l'art de saisir avec moins de hâte et plus de grâce, qui devine sous la glace épaisse ou opaque le trésor caché et oublié, la goutte de bonté et de suave spiritualité, qui est comme une baguette de sourcier pour chaque grain d'or longtemps enfoui dans tant de boue et de sable ; le génie du cœur dont nul n'est effleuré qu'il ne se sente plus riche, non pas grâcié et surpris, non pas comblé et oppressé comme d'un bien étranger, mais plus riche de soi-même, plus nouveau à ses yeux qu'auparavant, éclaté, touché et épié par un vent de dégel, plus incertain peut-être, plus tendre, plus fragile, plus brisé, mais plein d'espoirs qui n'ont point encore de nom, plein d'un vouloir et d'un courant nouveaux, plein d'un refus et d'un reflux nouveaux... Mais que fais-je, mes amis ? de qui vous parlè-je ? me suis-je oublié au point de ne même pas vous avoir donné son nom ? A moins que de vous-mêmes vous n'ayez deviné qui est cet esprit énigmatique, ce dieu qui veut être *loué* de la sorte. Car comme il arrive à tout homme qui, dès son enfance, s'est toujours trouvé en route et à l'étranger, plus d'un esprit bizarre, et non sans danger, a traversé mon chemin, mais avant tout celui dont je viens de parler, et toujours et encore lui, rien moins que le dieu *Dionysos,* ce grand dieu ambigu et tentateur auquel, vous le savez, je consacrai autrefois mes prémices, en grand secret et vénération, — moi le dernier, ce me semble, qui lui ai offert une *oblation :* car je n'ai rencontré personne qui eût pu comprendre ce que je faisais alors. Depuis, j'ai appris beaucoup de choses, beaucoup trop de choses en plus sur la philosophie de ce dieu-là, et, je l'ai dit, de bouche à bouche — moi le dernier disciple du dieu Dionysos et son dernier initié : et je devrais peut-être enfin commencer par vous donner à goûter un peu de cette philosophie, si tant est que cela me soit permis, à vous mes amis ? A mi-voix, comme de juste : car il s'agit de bien des choses secrètes, nouvelles, étrangères, bizarres, sinistres. Déjà que Dionysos soit philosophe et que

par conséquent les dieux aussi se mettent à philosopher, me semble une nouveauté qui n'est pas anodine et qui peut-être pourrait justement parmi les philosophes susciter la méfiance — un peu moins déjà parmi vous, mes amis, si ce n'est qu'elle vient trop tard et pas au bon moment : car vous ne croyez pas volontiers aujourd'hui, à ce qu'on m'a laissé entendre, à Dieu et aux dieux. Peut-être aussi me faut-il aller plus loin dans la sincérité de mon récit, qu'il ne plairait aux austères habitudes de vos oreilles ? Bien sûr le dieu qu'on a nommé allait plus loin, beaucoup plus loin dans de tels dialogues, et il me précédait toujours de beaucoup de pas... Oui je pourrais, si cela m'étais permis, lui décerner, selon l'usage des hommes, de beaux noms solennels, fastueux et vertueux, vanter fort son courage de chercheur et de découvreur, sa probité osée, sa véracité et son amour de la sagesse. Mais de ce vénérable fatras et de ce faste, un tel dieu n'a que faire. « Garde cela, me dirait-il, pour toi et tes pareils, et pour qui en a besoin ! Moi, je n'ai aucune raison de couvrir ma nudité ! » — On le devine, ce qui manque à ce genre de divinité et de philosophe, peut-être est-ce la pudeur ? — C'est ainsi qu'il me dit un jour : « Il y a des moments où j'aime les humains » — et en cela il fit allusion à Ariane qui était présente : « l'homme est à mes yeux un animal agréable, courageux, inventif, qui n'a pas son pareil sur terre, qui se retrouve dans tous les labyrinthes. Je l'aime : je songe souvent aux moyens de le faire progresser, de le rendre plus fort, plus méchant, plus profond qu'il ne l'est. » — « Plus fort, plus méchant et plus profond ? » demandais-je effrayé. « Oui, me dit-il encore, plus fort, plus méchant, plus profond ; plus beau aussi » — et le dieu-tentateur de sourire de son rire alcyonien, comme s'il venait de dire une gentillesse charmeuse. On le voit du même coup : à cette divinité, il ne manque pas seulement la pudeur — ; et il y a toutes raisons de présumer que sur quelques points les dieux pourraient tous tant qu'ils sont, se mettre à notre école, à nous les hommes. Nous autres hommes sommes — plus humains...

V. Sur vérité et mensonge au sens extra-moral

(été 1873)

Dans quelque coin écarté de l'univers répandu dans le scintillement d'innombrables systèmes solaires, il y eut une fois un astre, sur lequel des animaux malins inventèrent la connaissance. Ce fut la minute la plus arrogante et la plus mensongère de l' « histoire universelle » : ce ne fut cependant qu'une minute. A peine quelques soupirs de la nature, et l'astre se congela, et les animaux malins durent mourir. — Ainsi quelqu'un pourrait-il inventer une fable, et cependant il serait encore loin d'avoir illustré quelle exception pitoyable, passagère comme une ombre, fugitive, quelle exception sans but et arbitraire constitue l'intellect humain dans la nature. Il y eut des éternités dans lesquelles il n'était pas ; et lorsque c'en sera fait de lui de nouveau, il ne se sera rien passé. Car il n'y a pas pour cet intellect une mission plus vaste qui dépasserait la vie humaine. Mais au contraire il est humain, et son possesseur et son générateur est le seul à le prendre avec autant de pathétique que si les pivots du monde tournaient autour de lui. Mais si nous pouvions nous entendre avec la mouche, nous nous apercevrions qu'elle aussi évolue dans l'air avec le même pathos et sent voler en elle le centre de ce monde. Il n'est rien de si récusable et de si piètre dans la nature qui, par un petit souffle de cette force de la connaissance, ne soit aussitôt enflé comme une outre ; et de même que tout portefaix veut avoir son admirateur, le plus fier des hommes, le philosophe, imagine d'autant plus que de tous côtés les yeux de l'univers sont, tel un télescope, braqués sur son agir et sur sa pensée.

Il est remarquable que ce soit l'intellect qui réussisse cela, lui qui pourtant n'est donné comme une aide aux êtres les plus infortunés, les plus délicats, les plus éphémères que pour les maintenir une minute dans l'existence, d'où ils

auraient toutes les raisons, sans ce surplus, de se sauver aussi vite que le fils de Lessing. Cette arrogance liée au connaître et au sentir, posant un brouillard aveuglant sur les yeux et les sens des hommes, se fait illusion sur la valeur de l'existence, du fait qu'il porte en lui-même l'appréciation la plus flatteuse sur le connaître même. Son effet le plus général est l'illusion — mais aussi les effets les plus particuliers portent en eux quelque chose du même caractère.

L'intellect, comme moyen de conservation des individus, déploie ses forces principales dans la dissimulation ; car celle-ci est le moyen par lequel se conservent les individus les plus faibles, les moins vigoureux, eux à qui est interdit de mener le combat de l'existence avec des cornes ou une dentition tranchante de fauve. Dans l'homme cet art de la dissimulation atteint son sommet : la tricherie, la flatterie, le mensonge et la tromperie, l'art de parler dans le dos, de jouer un rôle, de vivre avec un éclat d'emprunt, de porter un masque, le voile de la convention, la comédie devant autrui et devant soi-même, bref le perpétuel papillonnage autour de cette seule flamme, la vanité, est à ce point la règle et la loi que rien n'est plus inconcevable que de savoir comment peut surgir parmi les hommes une tendance honnête et pure vers la vérité. Ils sont profondément plongés dans les illusions et les songes, leur regard ne glisse que sur la surface des choses et voit des « formes », leur sensation ne conduit nullement dans la vérité, mais se contente de recevoir des excitations et également d'effleurer en jouant le dos des choses... Que sait à vrai dire l'homme de lui-même ? Et pourrait-il même un jour se percevoir intégralement, exposé comme dans une vitrine illuminée ? La nature ne lui cache-t-elle pas la plupart des choses, même sur son corps, afin de le retenir enfermé dans une conscience orgueilleuse et chimérique, à l'écart des replis de ses tripes, du flux rapide de son sang, des vibrations complexes de ses fibres ! Elle a jeté la clé : et malheur à la curiosité fatale qui, par une fente, serait capable de porter son regard en

profondeur hors de la chambre de la conscience, et qui maintenant soupçonnerait que c'est sur ce qui est impitoyable, avide, insatiable, meurtrier que repose l'homme, dans l'indifférence de son non-savoir, comme accroché en rêve au dos d'un tigre. D'où, de par le monde, pourrait venir dans cette constellation la tendance à la vérité !

VI. L'homme, comédien de l'univers

Il faudrait des créatures plus spirituelles que ne sont les hommes, ne serait-ce que pour goûter tout l'humour qu'il y a dans le fait que l'homme se regarde comme la fin de toute l'existence de l'univers, et que l'humanité, très sérieusement, ne se satisfait que dans la perspective d'une mission universelle. Si c'est un Dieu qui a créé le monde, il a créé l'homme *singe de Dieu,* comme une occasion perpétuelle de divertissement dans ses éternités par trop longues. La musique des sphères autour de la terre serait sans doute alors le rire moqueur de toutes les autres créatures autour de l'homme. C'est par la *douleur* que cet éternel ennuyé chatouille son animal favori pour prendre son plaisir dans la tragique fierté de ses attitudes et de l'interprétation de ses souffrances, en général dans l'inventivité spirituelle de la plus vaine de ses créatures, — en tant qu'inventeur de cet inventeur. Car celui qui a imaginé l'homme pour s'en divertir, avait plus d'esprit que celui-ci, et aussi plus de plaisir à avoir de l'esprit. Mais quand il arrive que notre humanité veut s'humilier volontairement, la vanité nous joue un tour, puisque nous, les hommes, voudrions, tout au moins dans cette vanité-là, être quelque chose de tout à fait incomparable et prodigieux. Notre situation unique dans le monde, hélas ! c'est vraiment chose par trop invraisemblable ! Les astronomes auxquels il est parfois réellement donné de jouir d'un horizon éloigné de la terre, nous laissent entendre que cette goutte qu'est la vie, dans le monde, est sans significa-

tion pour le caractère total de l'immense océan du devenir et du périr ; que des astres sans nombre possèdent pour la genèse de la vie des conditions semblables à celles de la terre, ce qui en fait donc beaucoup, — une poignée à peine, il est vrai, en comparaison du nombre infini de ceux qui n'ont jamais eu la lèpre de la vie ou qui en sont guéris depuis longtemps ; que la vie sur chacun de ces astres, mesurée à la durée de son existence, n'a été qu'un instant, un flamboiement avec de longs, longs espaces de temps par après, — en aucune façon donc le but et la visée dernière de leur existence. Peut-être la fourmi dans la forêt imagine-t-elle tout aussi intensément qu'elle est le but et la visée de l'existence de la forêt, que nous le faisons nous-mêmes quand nous associons presque involontairement dans notre imagination la fin de l'humanité à la fin du monde : encore sommes-nous modestes si nous nous en tenons là et n'organisons pas, pour accompagner les obsèques du dernier homme, un crépuscule général du monde et des dieux. L'astronome le moins prévenu ne peut guère sentir la terre sans vie autrement que comme le tombeau luisant et flottant de l'humanité.

(*Le Voyageur et son ombre*, § 14).

VII. Vouloir être juste et vouloir être juge

Schopenhauer, dont la grande perspicacité en matière de choses humaines et trop humaines, dont le sens natif des faits n'ont pas eu à pâtir de la peau de léopard bigarrée de sa métaphysique (dont il faut tout d'abord le dépouiller pour y découvrir un vrai génie de moraliste par-dessous) — Schopenhauer fait cette pertinente distinction, qui lui donne raison plus encore qu'il ne pourrait se l'avouer : « La pénétration dans la stricte nécessité des actions humaines est la ligne de démarcation qui sépare les têtes *philosophiques* des autres. » Contre cette puissante pénétration, à laquelle

il s'ouvrait par périodes, il réagissait quant à lui par ce préjugé qu'il avait en commun avec les hommes moraux (*non pas* avec les moralistes) et qu'il exprime ainsi de façon naïve et crédule : « le véritable et dernier éclaircissement sur l'essence intime du tout des choses doit être en relation étroite avec l'éclaircissement sur la signification éthique de l'agir humain », ce qui justement n'est pas du tout « nécessaire », et est plutôt réfuté par la thèse précédente de la stricte nécessité des actions humaines, c'est-à-dire de l'absence absolue de la liberté et de la responsabilité du vouloir. Les têtes philosophiques se distingueront donc des autres par leur non-croyance en la signification métaphysique de la morale : ce qui pourrait bien ouvrir entre eux un abîme à tel point profond et infranchissable, que l'abîme tant déploré entre « esprits cultivés » et « esprits non-cultivés » tel qu'il existe aujourd'hui, donne à peine une idée. Bien sûr il est plus d'une porte dérobée laissée ouverte par les « têtes philosophiques », tel Schopenhauer lui-même, qu'il faut reconnaître comme inutile : *aucune* ne mène à l'air libre, dans l'air du vouloir libre ; *chacune* de celles par lesquelles on s'est jusqu'ici faufilé, laisse de nouveau apparaître derrière elle le mur d'airain étincelant du *fatum* : nous *sommes* en prison, libres nous ne pouvons que nous *rêver*, et non pas nous faire. Que l'on ne puisse plus regimber longtemps contre cette connaissance, voilà ce que montrent les attitudes et les contorsions désespérées, incroyables, de ceux qui font encore front contre elle et continuent la lutte contre elle.

Voilà où ils en sont à peu près maintenant : « donc pas d'homme responsable ? Et tout, plein de faute et de sentiment de culpabilité ? mais il doit bien y avoir quelque part un pécheur : s'il est impossible, s'il n'est plus permis d'accuser ou de juger l'individu, la pauvre vague dans le nécessaire jeu de vagues du devenir — eh bien : que le jeu de vagues lui-même, que le devenir soit le pécheur : là est la volonté libre, là on peut accuser, être condamné, payer et expier ;

que Dieu soit *le pécheur et l'homme son Sauveur ;* que l'histoire universelle soit faute, condamnation de soi et suicide ; que le crinminel se change en son propre juge et le juge en son propre bourreau ». Ce *christianisme renversé* — qu'est-ce d'autre que cela ? — est la dernière botte dans la lutte de l'absolue absence de liberté — chose effroyable si c'était quelque chose *de plus* qu'une *grimace logique,* qu'un geste hideux de la pensée sous-jacente — quelque chose comme la crampe mortelle du cœur désespéré avide de salut, auuel la folie chuchote : « Voici que tu es l'Agneau qui porte le péché de Dieu. » — L'erreur ne réside pas seulement dans le sentiment « je suis responsable », mais aussi bien dans son contraire » je ne le suis pas, mais quelqu'un doit l'être ». C'est justement ce qui n'est pas vrai : donc le philosophe doit dire, comme le Christ, « ne jugez pas ! » et la dernière différence entre les têtes philosophiques et les autres serait que les premiers veulent *être justes,* et les autres *être juges.*

(*Humain trop humain* II, § 33).

VIII. Humain trop humain II

§ 98

Il n'est pas de livre qui contienne aussi abondamment et qui exprime aussi ingénuement que le livre qui parle du Christ ce qui à l'occasion fait du bien à tout homme, — cet intime et fervent bonheur exalté jusqu'au sacrifice et à la mort, dans la foi et dans la vision de *sa* « vérité » — : un homme avisé peut y apprendre tous les procédés par lesquels un livre devient un livre universel, un ami pour tout le monde, ce maître procédé en particulier de présenter toute chose comme déjà trouvée et rien comme encore à venir et incertain. Tous les livres qui font leur effet, tentent de produire une impression semblable, comme si l'horizon intellectuel et spirituel le plus vaste y était circonscrit et

qu'autour du soleil qui luit ici, tout astre présent et visible à l'avenir devait graviter...

Ce qui nous distingue des gens pieux et croyants, ce n'est pas la qualité, mais la quantité de notre foi et de notre piété ; nous nous contentons de moins. Mais, nous crieront-ils : « soyez donc contents aussi et donnez-vous pour contents ! » — à quoi nous pourrions facilement répondre : « effectivement, nous ne sommes pas au nombre des plus mécontents. Mais vous, si votre foi vous sauve, donnez-vous pour sauvés, vous aussi ! Vos visages ont toujours été plus dommageables à votre foi que vos raisons ! Si la bonne Nouvelle de votre Bible était écrite sur votre visage, vous n'auriez pas besoin d'exiger aussi obstinément la foi en l'autorité de ce livre : vos œuvres, vos actions devraient sans cesse rendre la Bible superflue, une Bible nouvelle devrait par vous sans cesse surgir ! Mais de la sorte, toute votre apologie a sa racine dans votre non-christianisme ; avec votre plaidoyer du christianisme vous écrivez votre propre réquisitoire. Si vous en veniez à souhaiter sortir de l'insuffisance que vous éprouvez à l'égard du christianisme, alors l'expérience de deux millénaires vous amène à cette considération : laquelle, revêtue de cette forme d'interrogation modeste, s'énonce ainsi : « si le Christ a vraiment eu l'intention de sauver le monde, n'aurait-il pas peut-être échoué ? »

IX. Inédit de l'hiver 1887-1888

11 (279)

Jésus opposait à cette vie ordinaire une vie réelle, une vie en vérité : rien n'est plus éloigné de lui que le non-sens grossier d'un « Pierre éternisé », d'une éternelle prolongation de la personne. Ce qu'il combat, c'est cette manière pour la « personne » de faire l'important : pourquoi peut-il vouloir éterniser justement *celle-ci ?*

Il combat de même la hiérarchie à l'intérieur de la

communauté : il ne promet d'aucune façon de proportionner la récompense à la conduite : comment a-t-il pu viser châtiment et récompense dans l'au-delà ?

X. Inédit de l'hiver 1887-1888

11 (280)

Je ne conçois pas contre quoi était dirigée la révolte dont l'auteur fut Jésus : si elle n'a pas été la révolte contre l'Eglise judaïque, — le mot Eglise entendu exactement comme nous l'entendons aujourd'hui... Ce fut une révolte contre les « bons et les justes », contre les « saints d'Israël », contre la hiérarchie de la société, non pas contre sa corruption, mais contre la tyrannie de la caste, des mœurs, de la formule, de l'ordre, du privilège, de l'orgueil spirituel, du puritanisme dans le domaine spirituel ; ce fut l'incroyance à l'égard des « hommes supérieurs » au sens spirituel du mot, qui conduisit au soulèvement, attentat à tout ce qui est prêtre et théologien. Mais la hiérarchie ainsi mise en question était le fondement sur lequel avant tout le peuple juif continuait encore à subsister, la dernière possibilité péniblement conquise d'être un reste, la relique de la singularité de son existence politique : une attaque contre elle était une attaque contre le plus profond instinct national, contre la volonté de conservation de soi judaïque. Ce saint anarchiste qui appela le bas peuple, les exclus et les « pécheurs » à la protestation contre la « classe dominante » — et cela dans une langue qui aujourd'hui encore conduirait en Sibérie — était un criminel politique, pour autant, bien entendu, qu'un crime politique fût encore possible dans ces circonstances. C'est ce qui le mit en croix, témoin l'inscription de la croix : le roi des Juifs. Toute raison fait défaut de prétendre avec Paul que Jésus soit mort pour le péché d'autrui... Il est mort pour son propre « péché ». Placé dans d'autres situations, par exemple dans l'Europe d'aujour-

d'hui, c'est en nihiliste que vivrait, enseignerait et parlerait ce même genre d'homme et dans ce cas encore, on entendrait dire, du côté de son parti, que son maître est mort pour la justice et l'amour entre homme et homme — non par sa faute, mais par *notre* faute (par la faute des classes maintenant régnantes : à savoir pour autant que le fait même de régner passe pour faute chez les anarchistes).

XI. Inédit de l'hiver 1887-1888

11 (281)

Paul, avec une connaissance instinctive des besoins des non-Juifs, traduisit ces grands symboles du premier mouvement chrétien en termes palpables et non-symboliques : il transforma un jour l'opposition entre la vie *vraie* et la vie *fausse* en opposition entre l'en-deçà terrestre et l'au-delà céleste, vers quoi la mort est le pont (il plaça ce mouvement dans celui du temps comme un maintenant et un autrefois). A cette fin, il pratiqua un coup de main dans ce qui est pleinement païen et prit l'immortalité personnelle, chose aussi anti-juive qu'elle est anti-chrétienne. Mais partout dans le monde où il y avait des cultes secrets, on croyait à cette continuation et, à la vérité, sous forme de récompense et de châtiment. Cet obscurcissement du paganisme par l'ombre d'un paiement de dette dans l'au-delà était ce que combattait par exemple Epicure... Le coup de maître de Paul fut de mener la croyance que le Christ a été vu après sa mort (c'est-à-dire le fait d'une hallucination collective) jusqu'à la boursoufflure d'une logique théologique, comme si l'immortalité et la résurrection étaient des faits majeurs et comme la clef de voûte de l'économie du salut (pour cela toute la doctrine et toute la praxis de l'ancienne communauté devrait être renversée).

Voilà l'*humour* de la chose, un humour tragique : Paul releva dans un grand style tout ce que, pour sa vie, le Christ

a annulé. Enfin l'Eglise une fois achevée va jusqu'à prendre sous sa sanction l'existence de l'Etat...

XII. Les prisonniers

Un matin, les prisonniers entrèrent dans la cour où ils travaillaient : manquait le gardien. Certains d'entre eux, à leur manière, allèrent aussitôt au travail, d'autres restèrent sans rien faire, en jetant un regard de défiance tout autour. C'est alors que l'un d'eux avança et dit tout haut : « Travaillez tant que vous voulez ou ne faites rien : tout cela est égal. Vos desseins secrets sont découverts, le geôlier vous a épiés ces derniers temps et dans les jours qui viennent, va rendre un terrible jugement sur vous. Vous le connaissez, il est dur et d'esprit rancunier. Mais maintenant faites attention : vous m'avez méconnu jusqu'à présent : je ne suis pas ce que je parais, mais bien plus : je suis le fils du geôlier et j'ai tout crédit auprès de lui. Je peux vous sauver, je veux vous sauver ; mais, remarquez-le bien, seulement ceux d'entre vous qui *croient* que je suis le fils du geôlier ; les autres, qu'ils récoltent les fruits de leur incroyance. » — « Bon, dit un vieux prisonnier après un silence, que peut donc te faire que nous te croyions ou que nous ne te croyions pas ? Si tu es vraiment le fils et que tu puisses faire ce que tu dis, alors dis une bonne parole *pour nous tous* : ce serait vraiment très chic de ta part. Mais laisse de côté cette histoire de croire ou de ne pas croire ! » — « Et, intervint un plus jeune homme en criant, je ne le crois pas non plus : il s'est tout simplement mis une idée en tête. Je parie que dans huit jours nous nous retrouverons encore ici comme aujourd'hui, et que le geôlier ne sait *rien*. » — « Et même s'il a su quelque chose, il ne sait plus rien, dit le dernier des prisonniers qui venait de descendre dans la cour, le geôlier vient de mourir subitement » — « Holà, crièrent plusieurs d'entre eux pêle-mêle, Seigneur Fils, Seigneur Fils, et l'héritage ?

Sommes-nous peut-être maintenant *tes* prisonniers ? » — « Je vous l'ai dit, répondit avec douceur celui qu'on interpelait, je délivrerai quiconque croit en moi, aussi sûrement que mon père est encore en vie » — Les prisonniers ne rirent pas, mais haussèrent les épaules et le laissèrent là.

(*Le Voyageur et son ombre*, § 84).

XIII. Egoïsme contre égoïsme

Combien raisonnent encore ainsi : « la vie serait insupportable, s'il n'y avait pas de Dieu ! » (ou, comme on dit dans les cercles idéalistes : « la vie serait insupportable, si manquait la signification éthique de son fondement ! ») — par conséquent il *doit* y avoir un Dieu (ou une signification éthique de l'existence) ! En vérité il se passe que celui qui s'est habitué à ces représentations, ne désire pas une vie sans elles : donc que, pour lui et sa conservation, ces représentations peuvent être nécessaires, — mais quelle présomption de décréter que tout ce qui est nécessaire à *ma* conservation, doit aussi réellement *exister !* Comme si ma conservation, était quelque chose de nécessaire ! Comment, et si d'autres ressentaient le contraire ! et s'ils ne pouvaient justement pas vivre sous les conditions de ces deux articles de foi et si, alors, ils ne trouvaient plus la vie digne d'être vécue ! — Et il en est ainsi aujourd'hui !

(*Aurore*, § 90).

XIV. Moyens de salut de ceux qui sont de mauvaise humeur

Déjà Paul pensait que l'offrande d'une victime était nécessaire pour surmonter la profonde irritation de Dieu contre les péchés : et depuis les chrétiens n'ont pas cessé de laisser paraître leur mécontentement à l'égard d'eux-mêmes en s'en

prenant à une *victime* — que ce soit le « monde », ou l' « histoire », ou la « raison », ou la joie, ou le repos paisible des autres hommes —, quelque chose de *bon,* quoi que ce soit, doit mourir pour *leurs* péchés (ne serait-ce qu'*en effigie !).*

(*Aurore,* § 94).

XV. Au lit de mort du christianisme

Les hommes vraiment actifs sont maintenant intérieurement sans christianisme, et les hommes les plus mesurés et les plus réfléchis de la classe intellectuelle moyenne ne possèdent plus qu'un christianisme arrangé, c'est-à-dire étonnamment *simplifié.* Un Dieu qui, dans son amour, arrange tout pour que finalement les choses tournent au mieux pour nous, un Dieu qui nous donne et nous prend notre vertu comme notre bonheur, de telle sorte que, dans l'ensemble, tout va toujours comme il faut et qu'il ne reste aucune raison de prendre la vie en mal ou même de la condamner, bref, la résignation et la modestie élevées au rang de divinité, — tel est le meilleur et le plus vivant de ce qui reste encore du christianisme. Mais on devrait encore remarquer qu'en cela le christianisme a glissé vers un doux *moralisme :* « Dieu, la liberté et l'immortalité » se sont moins bien maintenus que la bienveillance, le sens des bienséances et la croyance que, dans tout l'univers, bienveillance et sens des bienséances finiront par dominer : c'est l'*euthanasie* du christianisme.

(*Aurore,* § 92).

XVI. Ecce Homo, Pourquoi j'écris de si bons livres

Ma tâche qui est de préparer à l'humanité un instant de suprême retour sur elle-même, un *grand Midi,* d'où regarder

en arrière et en avant, où, soustraite à la domination du hasard et des prêtres, elle poserait pour la première fois comme *un tout* la question du pourquoi ? de l'en-vue-de-quoi ? —, cette tâche découle avec nécessité de la découverte que l'humanité *n'*est *pas* d'elle-même sur le bon chemin, qu'elle *n'*est *pas* du tout gouvernée divinement, bien plus, que justement sous ses concepts de valeur les plus sacrés a régné insidieusement l'instinct de négation, l'instinct de corruption, l'instinct de *décadence.* La question de l'origine des valeurs morales est par conséquent pour moi une question *primordiale,* parce qu'elle conditionne l'avenir de l'humanité. Cette exigence selon laquelle on serait tenu de *croire* qu'au fond tout est dans les meilleures mains, qu'un livre, la Bible, donne un apaisement définitif sur la conduite divine et la sagesse dans le destin de l'humanité, cette exigence est, retraduite dans la réalité, la volonté de ne pas laisser surgir la vérité sur ce qui en est le pitoyable contraire, à savoir que jusqu'ici l'humanité était entre les *plus mauvaises* mains, qu'elles s'est laissée gouverner par les mal-lotis, animés par la ruse et la vengeance, les soit-disant « saints », ces calomniateurs du monde et ces pollueurs d'hommes. Le signe décisif d'où il ressort que le prêtre (sans excepté les prêtres *masqués,* les philosophes) est devenu maître, non seulement à l'intérieur d'une communauté religieuse déterminée, mais absolument parlant, que la morale de la *décadence,* la volonté d'en finir, passe pour la morale *en soi,* ce signe, c'est la valeur inconditionnée qui s'attache à ce qui est non-égoïste, et l'hostilité à ce qui est égoïste. Celui qui n'est pas d'accord avec moi sur ce point, je le tiens pour *infecté*... Mais c'est tout le monde qui n'est pas d'accord avec moi... Pour un physiologiste, une telle opposition de valeur ne laisse pas de doute du tout. Quand, à l'intérieur d'un organisme, le plus petit organe cesse dans une mesure aussi petite qu'on voudra, de maintenir, avec une parfaite sûreté, sa conservation de soi, son énergie de suppléance, son « égoïsme », alors c'est le tout qui dégénère.

Le physiologiste exige l'*ablation* de la partie dégénérée, il nie toute solidarité avec ce qui est dégénéré, il est aussi éloigné que possible d'avoir pour elle de la pitié. Mais le prêtre *veut* justement la dégénérescence du tout, de l'humanité : c'est pourquoi il *conserve* ce qui est dégénéré — c'est à ce prix qu'il domine l'humanité... Quel sens ont ces concepts mensongers, ces concepts *de secours* de la morale, « âme », « esprit », « libre arbitre », « Dieu », si ce n'est de ruiner physiologiquement l'humanité ?... Lorsqu'on détourne le sérieux de la conservation de soi, de l'accroissement de force du corps, *c'est-à-dire de la vie,* lorsqu'on construit un idéal à partir de la chlorose, « le salut de l'âme » à partir du mépris du corps, qu'est-ce d'autre qu'une *recette* de *décadence ?* — La perte d'un équilibre, la résistance aux instincts naturels, le « désintéressement » en un mot — c'est ce qu'on a appelé jusqu'ici *morale...*

(*Aurore,* § 2).

XVII. Les croyants et leur besoin de croyance

De quelle dose de croyance un individu a-t-il besoin et de quel degré de fixité qu'il ne veut pas voir ébranler parce qu'il s'y cramponne, a-t-il besoin ? Voilà qui donne la mesure de sa force (ou pour parler plus clairement de sa faiblesse). Avoir du christianisme, à ce qu'il me paraît, est aujourd'hui encore, dans la vieille Europe, nécessaire à la plupart des gens. Aussi cette Europe trouve-t-elle toujours encore matière à croyance. Tel est l'homme : quand bien même on lui réfuterait de mille manières un article de foi, — si seulement il en a besoin, il ne cesserait pas moins de le tenir pour « vrai », selon la célèbre « démonstration de puissance » dont parle la Bible. De métaphysique, quelques-uns ont encore besoin ; mais ce désir impétueux de certitude aussi qui éclate massivement en scientificité positive, ce désir de vouloir absolument posséder quelque chose de

fixe (pendant que, dans la chaleur du désir, on s'accorde, pour fonder la certitude, plus de facilité et d'indulgence), cela aussi est encore le désir d'un soutien, d'un appui, bref cet *instinct de faiblesse* qui, il est vrai, ne crée pas religions, métaphysiques et convictions de toutes sortes, mais les entretient. En réalité il flotte autour de tous ces systèmes positivistes l'épaisse fumée d'un obscurcissement pessimiste, un rien de fatigue, de déception, de peur de déceptions nouvelles, — ou bien de rage intime mais soutenue pour la parade, de mauvaise humeur, d'anarchisme, d'indignation et tout ce qu'il peut y avoir de symptômes ou de mascarades du sentiment de faiblesse. Même la véhémence avec laquelle les plus judicieux de nos contemporains se perdent dans de misérables recoins et impasses, par exemple dans la patrioterie (j'appelle ainsi ce qu'en France on nomme chauvinisme, et en Allemagne, être « allemand ») ou dans d'inconsistantes professions de foi esthétiques, genre naturalisme parisien (lequel n'extrait et ne dévoile de la nature que ce qui fait naître tout ensemble la nausée et la surprise — on appelle cela volontiers aujourd'hui « la vérité vraie ») ou dans le nihilisme selon le modèle de Pétersbourg (c'est-à-dire dans la croyance en l'incroyance — jusqu'au martyre pour la cause), cette véhémence dénote en premier lieu le *besoin* de croyance, de soutien, d'épine dorsale, de protection des arrières... Où la croyance est-elle la plus désirée, la plus impérieusement nécessaire ? Là où la volonté est en défaut. Car la volonté, en tant qu'elle relève du commandement, est la marque décisive de la souveraineté et de la force. Ce qui veut dire : moins un individu sait commander, plus il appelle impérieusement quelqu'un qui commande, qui commande avec sévérité, Dieu, prince, classe sociale, médecin, confesseur, dogme, conscience de parti. D'où l'on pourrait peut-être conclure que les deux religions mondiales, le bouddhisme et le christianisme, pourraient bien avoir trouvé leur terrain de naissance, leur propagation soudaine dans une énorme *maladie dans laquelle est tombée la volonté.*

Et il en a été ainsi en vérité : ces deux religions se sont trouvées devant le besoin d'un « tu dois », exalté jusqu'au non-sens et porté jusqu'au désespoir par l'état maladif de la volonté ; ces deux religions ont été les doctrinaires du fanatisme à une époque de dépérissement de la volonté, et ont proposé par là à une multitude un point d'appui, une nouvelle possibilité de vouloir, une jouissance enfin à vouloir. C'est que le fanatisme est la seule « force de volonté » à laquelle puissent être amenés les faibles et les incertains, en tant qu'il hypnotise en quelque sorte tout le système sensitif et intellectuel au bénéfice d'une nutrition surabondante (hypertrophie) d'une idée et d'un sentiment partiels — le chrétien l'appelle sa *foi* — qui désormais domine. Là où un homme en arrive à se convaincre à fond qu'il *faut* qu'on lui commande, il devient « croyant » ; inversement seraient pensables un plaisir et une force dans la détermination de soi par soi, une *liberté* de la volonté avec laquelle un esprit donne congé à toute croyance, à tout désir de certitude, exercé comme il l'est, à se tenir en équilibre sur des cordes légères, des possibilités, et même au bord des abîmes à danser encore. Un tel esprit serait l'*esprit libre par excellence.*

(*Le Gai Savoir*, § 347).

XVIII. De l'origine des religions

La véritable invention des fondateurs de religion est premièrement de fixer un mode de vie déterminé et un régime quotidien de mœurs, lesquels agissent comme *discipline de volonté* en même temps qu'ils suppriment l'ennui ; deuxièmement de donner justement à cette vie-là une *interprétation* en vertu de laquelle elle semble rayonner d'une valeur suprême de telle sorte qu'elle devient désormais un bien pour lequel on se bat et pour lequel, en certaines circonstances, on peut donner sa vie.

En vérité de ces deux inventions, la seconde est la plus essentielle : la première, le mode de vie, était habituellement déjà là, mais à côté d'autres modes de vie et sans conscience qu'une valeur y demeurait. L'importance, l'originalité d'un fondateur de religion se manifeste généralement en ce qu'il *voit*, en ce qu'il *choisit*, en ce qu'il *devine* pour la première fois en vue de quoi on peut faire usage de ce mode de vie, comment on peut l'interpréter. Jésus (ou Paul) par exemple se trouva devant la vie des petites gens de la province romaine, une vie modeste, vertueuse, accablée : il l'interpréta, il y introduisit le sens et la valeur la plus haute, — et par là il donna le courage de mépriser tout autre mode de vie, ce silencieux fanatisme des associations piétistes, cette confiance en soi secrète et souterraine qui croît incessamment jusqu'à être prête finalement à « surmonter le monde » (c'est-à-dire Rome et les classes supérieures de tout l'Empire). Bouddha de même se trouva devant cette catégorie de gens, disséminée dans toutes les classes et la hiérarchie sociale de son peuple, qui sont bons et bienveillants (inoffensifs surtout) par paresse et qui, par paresse également, vivent dans l'abstinence, à peu près sans besoin. Il comprit qu'une telle sorte de gens se livrerait inévitablement, avec toute la *vis inertiae*, à une croyance qui promet d'*empêcher* le retour des misères terrestres (c'est-à-dire le travail, l'action en général) — « comprendre » cela fut son génie.

A un fondateur de religion, il appartient de posséder une infaillibiilité psychologique dans la connaissance d'une espèce déterminée d'âmes moyennes qui n'ont pas encore *reconnu* leur parenté. C'est lui qui les assemble ; la fondation d'une religion devient toujours à cet égard une longue fête de reconnaissance.

(*Le Gai Savoir*, § 353).

XIX. L'exalté

N'avez-vous pas entendu parler de cet exalté qui en pleine matinée alluma une lampe, courut sur la place du marché et criait sans cesse : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » ? Comme c'est justement là-bas qu'étaient réunis beaucoup de ceux qui ne croyaient pas en Dieu, il suscita une grande hilarité. L'a-t-on donc perdu ? dit l'un. S'est-il égaré comme un enfant ? dit un autre. Ou bien se tient-il caché ? A-t-il peur de nous ? S'est-il embarqué ? A-t-il émigré ? — ainsi criaient-ils et riaient-ils tous à la fois. L'exalté bondit au milieu d'eux et les perça de son regard : « Où est parti Dieu ?, cria-t-il, je vais vous le dire ! *Nous l'avons tué* — vous et moi ! Nous tous sommes ses meurtriers ! Mais comment avons-nous fait cela ? Comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon tout entier ? Qu'avons-nous fait, à désenchaîner cette terre de son soleil ? Vers où se meut-elle maintenant ? Vers quoi nous mouvons-nous ? Loin de tous les soleils ? Ne tombons-nous pas sans cesse ? Et cela en arrière, de côté, en avant, dans tous les sens ? Est-il encore un haut et un bas ? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? Ne sentons-nous pas le souffle du vide sur notre face ? Le froid n'a-t-il pas gagné ? La nuit ne vient-elle pas sans cesse, et toujours plus de nuit ? Ne faut-il pas allumer la lanterne dès le matin ? N'entendons-nous rien encore du vacarme des fossoyeurs qui ensevelissent Dieu ? Ne sentons-nous rien encore de la putréfaction divine ? — les dieux aussi se putréfient. Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué ! Comment nous consoler, nous les meurtriers des meurtriers ? Ce que le monde avait possédé jusqu'alors de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous nos couteaux — qui nous lavera de ce sang ? avec quelle eau pourrions-nous nous nettoyer ? quelles solennités expiatoires, quels jeux sacrés devrons-nous inven-

ter ? La grandeur de cette action n'est-elle pas trop grande pour nous ? Ne nous faut-il pas devenir nous-mêmes des dieux pour paraître simplement dignes de cette action ? Il n'y eut jamais d'action plus grande — et quiconque naîtra après nous appartiendra, en vertu de cette action même, à une histoire supérieure à ce qu'a été jusqu'alors toute l'histoire ! » Ici l'exalté se tut et regarda de nouveau ses auditeurs : eux aussi se turent et le regardaient sans comprendre. Finalement il jeta sa lanterne sur le sol, si bien qu'elle vola en morceaux et s'éteignit. « Je viens trop tôt, dit-il alors, mon temps n'est pas encore venu. Cet énorme événement est encore en chemin et avance, il n'est pas encore parvenu jusqu'aux oreilles des hommes. Il faut du temps à l'éclair et au tonnerre, il faut du temps à la lumière des astres, il faut du temps aux actions, même quand elles sont accomplies, pour être vues et entendues. Cette action-là leur est encore plus lointaine que l'étoile la plus lointaine — *et pourtant ce sont eux qui l'ont accomplie !* » On raconte encore que l'exalté serait entré ce même jour dans différentes Eglises et qu'il y aurait entonné son *Requiem aeternam deo.* Jeté dehors et tenu de s'expliquer, il n'aurait cessé de répondre toujours ceci : « Que sont donc encore ces Eglises, sinon les tombeaux et les monuments funèbres de Dieu ? »

(*Le Gai Savoir,* § 125).

XX. Nouveaux combats

Bouddha mort, on montra encore des siècles durant son ombre dans une caverne, une ombre énorme et effrayante. Dieu est mort : mais telle est l'espèce des hommes qu'il y aura peut-être encore pendant des millénaires des cavernes dans lesquelles on montrera son ombre. Et nous — nous devons encore vaincre son ombre !

(*Le Gai Savoir,* § 109).

XXI. A l'horizon de l'infini

Nous avons quitté la terre et nous avons embarqué ! Nous avons coupé les ponts derrière nous ; bien plus, nous avons brisé la terre derrière nous ! Maintenant, petit bateau, fais attention ! A tes côtés, s'étend l'océan, il ne mugit pas toujours, il est vrai, et parfois s'étend-il comme soie, et or, et rêverie de bonté. Mais viennent des heures où tu reconnaîtras qu'il est infini et que rien n'est plus effrayant que l'infini. Oh, pauvre oiseau qui t'es senti libre et qui, maintenant, te heurtes aux barreaux d'une telle cage ! Malheur à toi si le mal du pays te saisit, comme s'il y avait eu là-bas plus de *liberté* — maintenant qu'il n'y a plus de « terre » !

(*Le Gai Savoir*, § 124).

XXII. Notre nouvel « Infini »

Jusqu'où s'étend le caractère perspectiviste de l'existence, ou a-t-elle même quelque autre caractère, une existence sans interprétation, sans nul « sens », ne devient-elle pas justement « non-sens », toute existence n'est-elle pas essentiellement une existence *interprétative*, — voilà ce qui ne peut être réglé par l'analyse la plus appliquée et la plus scrupuleusement consciencieuse de l'intellect : puisque, dans cette analyse, l'intellect humain ne peut s'empêcher de se voir lui-même sous ses formes perspectivistes et de ne voir qu'en elles. Nous ne pouvons voir que sous notre angle : c'est une curiosité sans espoir que de vouloir savoir quels autres genres d'intellects et de perspectives *pourraient exister* encore, de savoir par exemple si quelques êtres sont capables de ressentir le temps régressivement ou à tour de rôle progressivement et régressivement (ce qui donnerait lieu à une orientation de la vie et à un autre concept de cause et d'effet). Mais je pense qu'à tout le moins nous sommes

loin aujourd'hui de cette ridicule immodestie de décréter de notre coin que seul, de ce coin, il *est permis* d'avoir des perspectives. Le monde nous est bien plutôt, une fois de plus, devenu « infini » : pour autant que nous ne saurions refuser la possibilité qu'il *renferme en lui-même une infinité d'interprétations*. Une fois encore nous saisit le grand frisson — mais qui prendrait donc plaisir à diviniser de nouveau et tout de suite à l'ancienne façon *ce* monstre de monde inconnu ? à aller adorer désormais *ce qui* est inconnu comme « *celui qui* est inconnu » ? Hélas, il est tant de possibilités *non divines* incluses dans cet inconnu, trop de diablerie, de sottise, de folie de l'interprétation — notre propre interprétation humaine trop humaine elle-même, que nous connaissons...

(*Le Gai Savoir*, § 374).

XXIII. Nous, sans patrie

Parmi les Européens d'aujourd'hui, il ne manque pas de ces hommes qui ont un droit à se nommer sans patrie en un sens qui les distingue et les honore — qu'à ceux-là précisément soient expressément confiées ma secrète sagesse et ma *gaya scienza !* Car leur sort est dur, leur espoir incertain, c'est un tour de force de leur inventer une consolation — mais à quoi bon ! Nous, enfant de l'avenir, comment *pourrions*-nous dans cet aujourd'hui nous sentir chez nous ! Nous sommes défavorables à tout idéal à partir duquel quelqu'un pourrait encore se sentir chez lui dans cette période transitoire, fragile et brisée ; quant à ses « réalités », nous ne croyons pas qu'elles aient de la *durée*. La glace qui porte aujourd'hui encore, est déjà devenue très mince : le vent de dégel souffle, nous-mêmes, nous sans patrie, sommes quelque chose qui brise la glace et autres réalités trop minces... Nous ne « conservons » rien, nous ne voulons faire retour à aucun passé, nous ne sommes absolument pas « libéraux »,

nous ne travaillons pas pour le « progrès », nous n'avons même pas besoin de nous boucher les oreilles devant les sirènes de l'avenir, sur le marché — ce qu'elles chantent, « droits égaux », « société libre », « ni maîtres ni esclaves », cela ne nous attire pas ! Nous ne tenons simplement pas pour souhaitable que le royaume de la justice et de la concorde soit fondé sur terre (parce que ce serait en tous cas le royaume de la médiocrité et de la chinoiserie), nous nous réjouissons de tous ceux qui, comme nous, aiment le danger, la guerre, l'aventure, qui ne se laissent pas accommoder, attraper, réconcilier, et châtrer, nous nous comptons nous-mêmes parmi les conquérants, nous réfléchissons à la nécessité de nouveaux ordres, aussi d'un nouvel esclavage — car à tout renforcement et à toute élévation du type « homme » est liée aussi une nouvelle forme d'esclavage — n'est-ce pas ? avec tout cela nous devons nous sentir mal à l'aise dans une époque qui aime tenir à honneur de revendiquer de s'appeler la plus humaine, la plus douce, la plus juste des époques qu'il y ait eu jusqu'ici sous le soleil ? Bien assez malheureux que justement à propos de ces beaux mots nous ayons des arrière-pensées d'autant plus laides ! Que, là-dedans, nous ne voyions que l'expression — et aussi la mascarade — du profond affaiblissement, de la fatigue, de l'âge, de la force déclinante ! Que peut-il bien nous importer avec quelle sorte d'oripeaux un malade pare sa faiblesse ! Qu'il en fasse étalage comme de sa *vertu* — il n'y a aucun doute que la faiblesse rend doux, ô si doux, si équitable, si inoffensif, si « humain » ! La « religion de la pitié » à laquelle on voudrait nous convertir maintenant — oh ! nous connaissons assez de petits hommes et de petites femmes hystériques qui aujourd'hui justement ont besoin de cette religion-là comme d'un voile et d'une parure ! Nous ne sommes pas des humanitaires ; nous n'oserions jamais nous permettre de parler de notre « amour de l'humanité » — pour cela aucun de nous n'est assez comédien ! Ou pas assez saint-simonien, pas assez français. Il faut vraiment être

affligé d'un excédent *gaulois* d'excitabilité érotique et d'impatience amoureuse, pour s'approcher d'une manière honnête de l'humanité même, avec une ardeur d'amant... De l'humanité ! Y eut-il jamais vieille femme plus horrible parmi toutes les vieilles femmes ? (à moins que ce ne dût être « la vérité » : une question pour les philosophes). Non, nous n'aimons pas l'humanité ; mais d'autre part nous sommes beaucoup trop peu « allemand », au sens que le mot « allemand » a pris de nos jours, pour prendre la parole en faveur du nationalisme et de la haine raciale, pour pouvoir nous réjouir de la lèpre du cœur et de l'empoisonnement de sang nationaux, à cause de quoi maintenant en Europe peuple contre peuple se séparent comme en quarantaine, se barricadent. Pour cela, nous sommes trop dégagés, trop malins, trop choyés, mais aussi trop bien informés, nous avons trop « voyagé » : nous préférons de beaucoup vivre sur les montagnes, à l'écart, « intempestif », dans les siècles passés ou à venir, rien que pour nous épargner la colère silencieuse à laquelle nous serions condamnés comme témoins d'une politique qui rend l'esprit allemand stérile en le rendant vaniteux, et qui *en outre* est une *petite* politique — n'a-t-il pas besoin, pour que sa propre création ne s'effondre aussitôt à nouveau, de s'implanter entre deux haines mortelles ? ne *doit*-il pas vouloir l'éternisation du particularisme des petits Etats de l'Europe ?... Nous, sans patrie, nous sommes quant à la race et quant à l'origine, trop multiples et trop mêlés, en tant qu' « hommes modernes », et par conséquent peu tentés de prendre part à cette mensongère admiration de soi des races et à cette impudicité qui aujourd'hui en Allemagne s'étale comme signe d'une mentalité allemande, et qui dans le peuple du « sens historique » paraît doublement fausse et inconvenante. Nous sommes, en un mot — et que ce soit notre parole d'honneur — de *bons Européens,* les héritiers de l'Europe, les héritiers riches, comblés, mais aussi infiniment riches d'obligations des millénaires d'esprit européen :

comme tels aussi sortis du christianisme et hostiles à lui, et justement parce que nous sommes sortis *de* lui, parce que nos ancêtres étaient des chrétiens d'une probité de christianisme sans arrière-pensée, qui ont sacrifié à leur foi bien et sang, rang et patrie. Nous, nous faisons de même. Pour quoi donc ? Pour notre incroyance ? Pour toute espèce d'incroyance ? Non, vous le savez beaucoup mieux, mes amis ! Le *Oui* caché en vous est plus fort que tous les non et tous les peut-être, dont vous êtes malades avec votre époque ; et si vous deviez prendre la mer, vous émigrants, ce qui vous y forcerait, vous aussi — ce serait une *foi !*

(*Le Gai Savoir,* § 377).

XXIV. Par-delà bien et mal

§ 59

Quiconque a vu le monde en profondeur, devine bien quelle sagesse se trouve dans le fait que les hommes sont superficiels. C'est leur instinct conservateur qui leur apprend à être fugaces, légers et faux. On trouve çà et là une adoration passionnée et excessive des « pures formes », chez les philosophes comme chez les artistes ; que personne ne doute que celui qui a *besoin,* de la sorte, du culte de la surface, a fait un jour une prise malheureuse *en dessous.* Peut-être même y a-t-il en outre une hiérarchie chez ces enfants brûlés, ces artistes-nés, qui ne trouvent plus la jouissance de la vie que dans l'intention d'en *fausser* l'image — sorte de longue vengeance contre la vie ; et à quel degré la vie leur est devenue objet de dégoût, on peut l'inférer si l'on regarde jusqu'où ils désirent voir son image amincie, projetée dans l'au-delà, divinisée, — ou pourrait compter les *homines religiosi* parmi les artistes, situés à leur *plus haut* rang. C'est la peur profonde, soupçonneuse en présence d'un pessimisme incurable qui force des millénaires entiers à enfoncer les dents jusqu'à n'en plus démordre dans une interpréta-

tion religieuse de l'existence ; peur de cet instinct qui pressent qu'on pourrait s'emparer de la vérité *trop tôt* avant que l'homme ne soit devenu assez fort, assez dur, assez artiste... La piété, la « vie en Dieu », considérée avec ce regard, y apparaîtrait comme le plus exquis et le dernier produit de la peur de la vérité, adoration et ivresse d'artiste devant la plus systématique des falsifications, volonté de retournement du vrai, volonté du non-vrai à tout prix. Peut-être n'y a-t-il pas eu jusqu'ici de moyen plus fort d'embellir l'homme lui-même, que ne l'est la piété ; par elle, l'homme peut devenir à ce point art, surface, jeu de couleurs, bonté, qu'on ne souffre plus à son aspect.

XXV. (L'athéisme, dernier avatar du christianisme)

... Ce qu'il m'importe d'avoir bien indiqué ici, c'est ceci : l'idéal ascétique a, toujours encore de nos jours, dans la sphère la plus spirituelle aussi, *une seule* espèce d'ennemis véritables qui puissent lui nuire : ce sont les comédiens de cet idéal — car ils éveillent la défiance. Partout ailleurs, là où l'esprit est aujourd'hui à l'œuvre, fortement, puissamment et sans faux monnayage, il se passe en général maintenant d'idéal — l'expression populaire pour cette abstinence est « athéisme » — : *abstraction faite de la volonté de vérité*. Mais cette volonté, ce *reste* d'idéal, est, si l'on veut m'en croire, cet idéal même sous sa formulation la plus stricte, et la plus spirituelle, ésotérique de part en part, la plus dépouillée de tout appareil extérieur, par conséquent non pas tant son reste que son *noyau*. L'athéisme inconditionnel et loyal (et c'est son air *seul* que nous respirons, nous autres hommes spirituels de ce temps !) *n'*est donc *pas* en opposition avec cet idéal, comme il semble en apparence ; il est bien plutôt l'une des dernières phases de son développement, l'une de ses formes finales et de ses conséquences intimes — il est la *catastrophe* exigeant le respect d'une

discipline deux fois millénaire en vue de la vérité, qui finalement s'interdit le *mensonge de la foi en Dieu.* (Même processus de développement en Inde, d'une façon totalement indépendante, et donc probante ; le même idéal obligeant à la même conclusion ; le point décisif atteint cinq siècles avant l'ère européenne, avec Bouddha, ou plus précisément avec la philosophie Sânkhya, popularisée ensuite par Bouddha et érigée en religion). Pour poser la question dans toute sa force, *qu'est-ce qui a* effectivement *remporté la victoire* sur le Dieu chrétien ? La réponse se trouve dans mon « *Gai Savoir* » (§ 357) : « C'est la moralité chrétienne elle-même, la notion de véracité prise toujours plus rigoureusement, c'est la finesse de la conscience chrétienne aiguisée par le confessionnal, traduite et sublimée en conscience scientifique, en netteté intellectuelle à tout prix. Considérer la nature comme si elle était une preuve de la bonté et de la protection d'un Dieu ; interpréter l'histoire à l'honneur d'une raison divine, comme preuve constante d'un ordre moral du monde, et d'une visée finale éthique ; interpréter ses propres expériences vécues, ainsi que le firent assez longtemps des hommes pieux, comme si tout n'y était que don, que signe, comme si tout était pensé et ordonné par amour pour le salut de l'âme : tout ceci est désormais *révolu* et a *contre* soi la conscience, tout ceci, pour toute conscience plus affinée, passe pour inconvenant, déshonnête, comme imposture, féminisme, faiblesse, lâcheté — c'est avec cette rigueur, plus qu'avec n'importe quoi d'autre, que nous sommes effectivement *bons Européens,* les héritiers du plus long et du plus courageux dépassement de soi de l'Europe »... Toutes les grandes choses s'effondrent par elles-mêmes, par un acte d'autodépassement : ainsi le veut la loi de la vie, la loi du *nécessaire* « dépassement de soi » dans l'essence de la vie — toujours finalement parvient jusqu'au législateur lui-même cet arrêt : « *patere legem, quam ipse tulisti* ». C'est ainsi que le christianisme *en tant que dogme* s'est effondré par sa propre morale ; c'est ainsi que le chris-

tianisme doit aussi s'effondrer maintenant *en tant que morale* — nous sommes au seuil de *cet* événement-*là*. Après que la véracité chrétienne aura tiré une conclusion après l'autre, elle tirera finalement la *conclusion la plus dure* pour elle, sa conclusion *contre* elle-même ; mais cela arrivera quand elle se posera la question : « *que signifie toute volonté de vérité ?* »... Et me voici revenu à mon problème, à notre problème, ô mes amis *inconnus* (car je ne connais encore aucun ami) : quel sens aurait tout *notre* être, si ce n'est celui qu'en nous cette volonté de vérité elle-même arrive à la conscience *en tant que problème ?*... Une fois la volonté de vérité devenue consciente de soi, désormais — il n'y a aucun doute à ce sujet —, la morale *s'effondre :* c'est là le grand spectacle en cent actes, réservé aux deux prochains siècles de l'Europe, le plus redoutable, le plus problématique et peut-être aussi le plus riche d'espérance de tous les spectacles...

(*La Généalogie de la morale* III, § 27).

XXVI. La généalogie de la morale III

§ 28

Hors de l'idéal ascétique, l'homme, l'*animal*-homme n'a eu jusqu'à présent aucun sens. Son existence sur la terre n'avait aucun but ; « pourquoi l'homme en général ? » était une question sans réponse ; manquait la *volonté* pour l'homme et pour la terre ; derrière toute grande destinée humaine retentissait, comme refrain, un « en vain ! » encore plus grand. L'idéal ascétique signifie précisément *cela :* que quelque chose *manquait,* qu'une immense *lacune* enveloppait l'homme — il ne savait pas se justifier lui-même, s'expliquer, s'affirmer, il *souffrait* du problème de son sens. Il souffrait aussi autrement, il était pour l'essentiel un animal *maladif :* toutefois son problème n'était pas la souffrance elle-même, mais que la réponse manquait au cri

de la question : « *pourquoi souffrir ?* ». L'homme, l'animal le plus courageux et le plus habitué à la souffrance, ne nie pas la souffrance en soi ; il la *veut,* il la cherche même, à supposer qu'on lui montre un *sens,* un *pourquoi* de la souffrance. C'est l'absence de sens de la souffrance, non pas la souffrance, qui a été la malédiction qui s'est étendue sur l'humanité — *et l'idéal ascétique lui donnait un sens !* Ce fut jusqu'à présent le seul sens ; n'importe quel sens vaut mieux que pas de sens du tout ; l'idéal ascétique a été à tous les égards le « *faute de mieux* » *par excellence,* le seul qu'il y ait eu jusque-là. En lui la souffrance était *interprétée ;* l'immense vide paraissait rempli ; la porte se fermait devant tout nihilisme auto-suicidaire. L'interprétation — aucun doute — apportait avec elle une nouvelle souffrance, une souffrance plus profonde, plus intérieure, plus empoisonnée, plus corrosive de la vie : elle mettait toute souffrance sous la perspective de la *faute*... Mais malgré tout — par là l'homme était *sauvé,* il avait un *sens,* par là il n'était plus telle une feuille dans le vent, un jouet de l'absurde, du « non-sens », il pouvait désormais *vouloir* quelque chose — peu importait d'abord ce qu'il voulait, pourquoi, par quoi : *la volonté elle-même était sauvée.* On ne peut absolument pas se cacher *ce qu'*exprime effectivement toute cette volonté-là, qui a reçu sa direction de l'idéal ascétique : cette haine contre l'humain, plus encore contre l'animalité, plus encore contre la matérialité, cette horreur des sens, de la raison même, cette peur du bonheur et de la beauté, ce désir de fuir toute apparence, changement, devenir, mort, souhait, désir même — tout cela signifie, osons le comprendre, une *volonté de néant,* un anti-vouloir contre la vie, une insurrection contre les conditions fondamentales de la vie, mais cela est et demeure une *volonté !*... Et, pour dire encore en conclusion ce que j'ai dit au début : l'homme aime mieux vouloir *le néant* que de *ne pas* vouloir...

XXVII. Inédit

(V.P. IV § 633)

La question primordiale n'est en aucune façon de savoir, si nous sommes satisfaits de nous-mêmes, mais si, de principe, nous sommes satisfaits de quoi que ce soit. A supposer que nous disions oui à un seul instant, nous avons, par là, dit oui non seulement à nous-mêmes, mais à toute l'existence. Car rien n'existe pour soi seul, ni en nous-mêmes ni dans les choses ; et si, une seule fois, notre âme a, comme une corde, vibré et résonné de félicité, toutes les éternités étaient nécessaires pour conditionner cet unique événement, — et toute l'éternité était, dans ce seul instant de notre dire-oui, approuvée, rachetée, justifiée, affirmée.

XXVIII. Des trois métamorphoses

Je vais vous dire trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit devient chameau, et lion le chameau, et, pour finir, enfant le lion.

Des choses lourdes à porter, il en est beaucoup pour l'esprit, l'esprit vigoureux et patient en qui habite le respect ; sa force aspire à de lourds fardeaux, les plus lourds qui soient au monde.

Qu'y a-t-il de lourd ? ainsi questionne l'esprit porte-faix, et il s'agenouille, tel le chameau, et il demande à être bien chargé.

Quel est le plus lourd, ô vous les héros, questionne l'esprit porte-faix, que je le prenne sur moi, afin que je sois heureux de ma force.

N'est-ce pas ceci : s'abaisser soi-même pour faire mal à son orgueil ? faire éclater sa folie afin de bafouer sa sagesse ?

Ou ceci : abandonner une cause, au moment où elle fête

sa victoire ? Gravir de hautes montagnes afin de tenter le Tentateur ?

Ou ceci : se nourrir des glands et de l'herbe de la connaissance, et par amour de la vérité, faire jeûner son âme ?

Ou ceci : d'être malade, et de congédier les consolateurs, et de lier amitié avec des sourds qui n'entendent jamais ce que tu veux ?

Ou ceci : descendre dans une eau sale, si c'est l'eau de la vérité, et ne point écarter de soi grenouilles froides et crapauds cuisants ?

Ou ceci : aimer ceux qui nous méprisent et tendre la main au fantôme qui cherche à nous effrayer ?

Tout cela qui est le plus pesant, l'esprit porte-faix le prend sur lui ; pareil au chameau qui, sitôt chargé, se hâte de gagner le désert, il se hâte lui aussi de gagner son désert.

Mais là, dans la solitude la plus extrême, advient la deuxième métamorphose : ici l'esprit devient lion. Il veut conquérir la liberté comme un butin, et être maître dans son propre désert.

Il s'y cherche un dernier maître ; il en sera l'ennemi, ainsi que de son dernier dieu ; pour être le vainqueur, il veut se mesurer avec le grand dragon.

Quel est ce grand dragon que l'esprit refuse désormais d'appeler son maître et son dieu ? « Tu dois », ainsi se nomme le grand dragon. Mais l'esprit du lion dit : « je veux ».

« Tu dois » lui barre la route, étincelant d'or, couvert d'écailles, et sur chacune de ces écailles brillent en lettres d'or ces mots : « tu dois ».

Des valeurs millénaires brillent sur ces écailles, et ainsi parle le plus puissant de tous les dragons : « toute valeur des choses — étincelle sur moi ».

« Toute valeur a déjà été créée, et toute valeur créée — voilà ce que je suis. En vérité, de « Je veux » il ne doit plus y en avoir ! ». Ainsi parle le dragon.

Mes frères, pourquoi est-il besoin du lion en esprit ? Pourquoi ne suffit-il point de l'animal porte-faix, qui est résigné et respectueux ?

Créer des valeurs nouvelles, n'est pas encore au pouvoir du lion ; mais se créer liberté pour créer de nouveau, voilà ce que peut la puissance du lion.

Pour se créer liberté, et un non sacré face au devoir : pour cela, mes frères, il faut être lion.

Prendre pour soi le droit en vue de nouvelles valeurs, — c'est pour un esprit porte-faix et respectueux, la plus terrible des prises. En vérité c'est là pour lui un rapt et l'affaire d'une bête de proie.

Comme son plus sacré, jadis, il aimait le « tu dois ». Maintenant il lui faut trouver de l'illusion et de l'arbitraire jusque dans le plus sacré, et, par un rapt, se délivrer de son amour : il est besoin, pour ce rapt, d'être lion.

Mais dites-moi, mes frères, que peut encore l'enfant, dont le lion lui-même eût été incapable ? Pourquoi le lion ravisseur doit-il encore devenir enfant ?

C'est que l'enfant est innocence et oubli, un commencement nouveau, un jeu, une roue qui se meut d'elle-même, un premier mouvement, un dire-oui sacré.

Oui, mes frères, pour le jeu de créer, il faut être un dire-oui sacré ; l'esprit à présent veut *son* vouloir ; c'est un monde qu'il gagne, lui, le perdu à son monde.

Je vous ai dit les trois métamorphoses de l'esprit : comment l'esprit est devenu chameau, le chameau lion, et, pour finir, le lion enfant.

Ainsi parlait Zarathoustra. Et il séjournait alors dans la ville qu'on appelle : la vache tachetée.

(Ainsi parlait Zarathoustra).

XIX. Dans les îles bienheureuses

Les figues tombent des arbres, elles sont bonnes et douces, et quand elles tombent, se déchire leur pelure rouge. Je suis un vent du nord pour des figues qui sont mûres.

Ainsi, pareils à des figues, ces enseignements tombent vers vous, mes amis : absorbez maintenant leur suc et leur chair qui est douce. Tout autour c'est l'automne et le ciel pur et l'après-midi.

Voyez quelle abondance autour de nous ! Et du fond de la surabondance, il est beau de tourner le regard vers des mers lointaines.

Jadis on disait Dieu, quand on regardait vers des mers lointaines ; maintenant, je vous ai appris à dire : surhomme.

Dieu est une conjecture ; mais je veux que votre conjecture ne porte pas plus loin que ne le fait votre volonté qui crée.

Un dieu, seriez-vous à même de le *créer ?* Alors n'en dites plus mot, de tous les dieux ! Mais vous pourriez bien être à même de créer le surhomme.

Pas vous-mêmes peut-être, mes frères. Mais c'est des pères et des ancêtres du surhomme que vous pourriez être à même, en vous changeant, de faire de vous.

Dieu est une conjecture : mais je veux que vos conjectures se tiennent dans les limites de ce qui peut être pensé.

Un dieu, seriez-vous à même de le *penser ?* Mais que ceci soit votre volonté de vérité : que tout soit changé en choses pensables pour l'homme, visibles pour l'homme, sensibles pour l'homme ! Ce que vous êtes par vos sens, vous devez le penser jusqu'au bout !

Et ce que vous appeliez monde, c'est cela qui d'abord doit être créé par vous ; c'est cela même que doit devenir votre raison, votre image, votre vouloir, votre amour ! Et pour votre béatitude, en vérité, vous qui êtes ceux qui connaissent !

Et comment voudriez-vous supporter la vie sans ces espoirs, vous qui êtes ceux qui connaissent ? Ce n'est pas de l'incompréhensible que vous devriez être les natifs ni non plus du déraisonnable.

Mais que je vous révèle entièrement mon cœur, vous qui êtes des amis : *s'*il y avait des dieux, comment supporterais-je de n'être pas un dieu ! *Donc* il n'y a pas de dieux.

J'ai bien tiré la conclusion ; voilà que maintenant elle me tire.

Dieu est une conjecture : mais qui absorberait, sans mourir, une telle conjecture ? Faut-il qu'au créateur soit enlevée sa foi et à l'aigle son vol vers des lointains qui sont ceux de l'aigle ?

Dieu est une pensée qui rend tordu tout ce qui est droit et tournoyant tout ce qui est debout. Comment ? Le temps serait aboli, et tout le périssable ne serait que mensonge ?

Penser cela c'est vertige et tromperie pour une ossature d'homme, et pour l'estomac une manière de vomir : en vérité, j'appelle cela le mal tournant que de conjecturer de pareilles choses.

Je les appelle mauvais et ennemis de l'homme tous ces enseignements sur l'unique, le plein, l'immobile, le replet, l'impérissable !

Tout ce qui est impérissable — c'est cela qui n'est que parabole ! Et les poètes mentent par trop.

Mais c'est de temps et de devenir que doivent parler les meilleures paraboles : elles doivent être un éloge et une justification de tout ce qui est périssable !

Créer, voilà le grand rachat de la peine, et la vie devenue chose légère. Mais pour que le créateur soit, c'est pour cela même qu'il est besoin de peine et de plus d'une métamorphose.

Oui, il faut qu'il y ait plus d'une mort amère dans votre vie, vous qui êtes ceux qui créent ! Ainsi vous êtes des défenseurs, des justificateurs de tout ce qui est périssable.

Pour que le créateur soit lui-même l'enfant qui naisse à

nouveau, il faut qu'il veuille être aussi celle qui enfante et la douleur de celle qui enfante.

En vérité, à travers cent âmes j'ai suivi mon chemin, à travers cent berceaux et maux d'enfantement. Maintes fois j'ai pris congé, et je connais les heures suprêmes qui brisent le cœur.

Mais ainsi le veut ma volonté qui crée mon destin. Ou plutôt, que je vous le dise en termes plus honnêtes : un tel destin justement, ma volonté le veut.

Tout ce qui est sentiment souffre de moi, enfermé dans des prisons : mais mon vouloir toujours me vient comme mon libérateur, mon porteur de joie.

Vouloir libère : tel est le véritable enseignement sur la volonté et la liberté, ainsi vous l'apprend Zarathoustra.

Ne plus vouloir, ne plus évaluer, ne plus créer ! Oh, que cette lassitude demeure loin de moi à jamais !

Dans mon connaître aussi, je ne sens que ma volonté dans son plaisir d'engendrer et de devenir, et s'il y a de l'innocence dans ma connaissance, c'est qu'en elle il y a volonté d'engendrer.

C'est à l'écart de Dieu et des dieux que m'attirait cette volonté ; qu'y aurait-il donc à créer, si des dieux étaient là !

Mais c'est vers l'homme qu'elle me pousse à nouveau toujours, mon ardente volonté de créer ; ainsi le marteau est poussé vers la pierre !

Hélas ! hommes que vous êtes, dans la pierre sommeille pour moi une image, l'image de mes images ! Hélas ! pourquoi faut-il qu'elle sommeille dans la plus dure, la plus laide des pierres !

Voilà que mon marteau s'emporte avec fureur, jusqu'à devenir cruel, contre sa prison. De la pierre, des éclats se détachent en tourbillon : qu'ai-je à me soucier de cela ?

Je veux l'achever, cette œuvre : car une ombre est venue à moi. — Ce que toutes choses ont de plus silencieux et de plus léger est jadis venu à moi !

La beauté du surhomme est venue à moi telle une ombre.

Ah ! mes frères ! Que m'importent encore les dieux !
Ainsi parlait Zarathoustra.

(*Ainsi parlait Zarathoustra* II).

XXX. Les sept sceaux

1

Si je suis un devin plein de cet esprit divinatoire qui, sur une haute crête, chemine entre deux mers. —

Qui chemine, tel un lourd nuage, entre ce qui est passé et ce qui est à venir, — hostile à des bas-fonds étouffants et à tout ce qui est las et qui ne peut mourir, ni non plus vivre :

Prêt à l'éclair dans le sein obscur et au rayon de lumière rédempteur, gros d'éclairs dont la parole est oui ! et dont le rire est oui ! prêt au rayonnement d'éclairs divinatoires :

— mais il est bienheureux, celui qui est ainsi près de son terme ! Et en vérité, il faut qu'il soit longtemps, tel un lourd orage, suspendu à flanc de montagne, celui qui pour l'avenir doit allumer la lumière ! —

O comment ne serais-je porté vers l'éternité d'une ardeur d'amoureux, vers le nuptial anneau des anneaux, vers l'anneau du retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui j'eusse voulu des enfants, si ce n'est la femme, qui est celle que j'aime ; car je t'aime, ô éternité !

Car je t'aime, ô éternité !

2

Si jamais ma colère a brisé des tombes, déplacé des bornes-frontières et fait rouler de vieilles tables, fracassées dans d'abruptes profondeurs :

Si jamais mon sarcasme a dissipé des mots vermoulus,

tel un balai pour les araignées porte-croix, telle une trombe pour les vieux caveaux moisis :

Si jamais j'ai été assis, plein d'allégresse où d'anciens dieux gisent enterrés, bénissant le monde, aimant le monde, près des monuments d'anciens calomniateurs du monde :

car même les Eglises et les tombeaux des dieux, je les aime, dès que le ciel d'un regard pur regarde à travers leurs toitures brisées ; volontiers je m'assoie, pareil à l'herbe et au pavot rouge, sur des Eglises en ruine —

O comment ne serais-je porté vers l'éternité d'une ardeur d'amoureux, vers le nuptial anneau des anneaux, vers l'anneau du retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui j'eusse voulu des enfants, si ce n'est la femme, qui est celle que j'aime : car je t'aime, ô éternité !

Car je t'aime, ô éternité !

3

Si jamais un souffle vint à moi du souffle créateur, et de cette céleste nécessité, qui forme même les hasards à danser des rondes d'étoiles :

Si jamais j'ai ri du rire de l'éclair créateur que le long tonneur de l'action suit, grondeur mais docile :

Si jamais à la divine table de la terre j'ai joué aux dés avec les dieux, en sorte que la terre trembla, se brisa et cracha des fleuves de feu :

car c'est une table divine que la terre, tremblante de paroles créatrices nouvelles et de coups de dés divins :

O comment ne serais-je porté vers l'éternité d'une ardeur d'amoureux, vers le nuptial anneau des anneaux, vers l'anneau du retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui j'eusse

voulu des enfants, si ce n'est la femme, qui est celle que j'aime : car je t'aime, ô éternité !

Car je t'aime, ô éternité !

4

Si jamais j'ai bu à longs traits à cette cruche écumante pleine d'épices et de mixtures, où toutes choses sont bien mélangées :

Si jamais ma main a mêlé le plus lointain au plus proche, et le feu à l'esprit, et le plaisir à la peine, et le pire au meilleur :

Si je suis moi-même un grain de sel rédempteur qui fait que toute chose dans le cratère se mêle bien :

car il est un sel qui lie le bien au mal ; et le pire même est digne d'être épice pour un dernier débordement d'écume :

O comment ne serais-je porté vers l'éternité d'une ardeur d'amoureux, vers le nuptial anneau des anneaux, vers l'anneau du retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui j'eusse voulu des enfants, si ce n'est la femme, qui est celle que j'aime : car je t'aime, ô éternité !

Car je t'aime, ô éternité !

5

Si je suis propice à la mer et à tout ce qui tient de la mer, et propice surtout quand, pleine de colère, elle me contredit :

Si un plaisir chercheur habite en moi qui pousse les voiles vers des terres inconnues, si un plaisir de marin habite mon plaisir :

Si jamais mon allégresse s'écria : « La côte a disparu, — voici que de moi tombe la dernière chaîne —,

l'illimité mugit autour de moi, au loin brillent pour moi espace et temps, allons ! en route ! vieux cœur ! »

O comment ne serais-je porté vers l'éternité d'une ardeur d'amoureux, vers le nuptial anneau des anneaux, vers l'anneau du retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui j'eusse voulu des enfants, si ce n'est la femme, qui est celle que j'aime : car je t'aime, ô éternité !

Car je t'aime, ô éternité !

6

Si ma vertu est la vertu d'un danseur, si souvent des deux pieds j'ai sauté dans des extases d'or et d'émeraude :

Si ma méchanceté est une méchanceté rieuse, chez elle sous des pentes de roses et des haies de lys :

— car dans le rire toutes choses méchantes sont ensemble, mais proclamées saintes et libérées par leur propre béatitude : —

Et si c'est mon alpha et mon oméga que tout ce qui est pesant devienne léger, que tout ce qui est corps devienne danseur, que tout ce qui est esprit devienne oiseau : en vérité c'est là mon alpha et mon oméga !

O comment ne serais-je porté vers l'éternité d'une ardeur d'amoureux, vers le nuptial anneau des anneaux, vers l'anneau du retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui j'eusse voulu des enfants, si ce n'est la femme, qui est celle que j'aime : car je t'aime, ô éternité !

Car je t'aime, ô éternité !

7

Si jamais j'ai déployé au-dessus de moi des ciels tranquilles, si avec mes ailes à moi j'ai volé dans des ciels à moi :

Si jamais j'ai nagé en me jouant dans la profondeur de lumineux lointains, si à ma liberté est venue une sagesse d'oiseau :

— mais ainsi parle l'oiseau-sagesse : « Vois, il n'y a pas d'en-haut, pas d'en-bas ! Jette-toi de tous côtés, en avant, en arrière, toi qui est léger ! Chante ! Ne parle plus ! —

toutes les paroles ne sont-elles pas faites pour ceux qui sont pesants ? Pour ceux qui sont légers, toutes les paroles ne sont-elles pas mensonges ? Chante ! Ne parle plus ! »

O comment ne serais-je porté vers l'éternité d'une ardeur d'amoureux, vers le nuptial anneau des anneaux, vers l'anneau du retour ?

Jamais encore je n'ai trouvé la femme de qui j'eusse voulu des enfants, si ce n'est la femme, qui est celle que j'aime : car je t'aime, ô éternité !

Car je t'aime, ô éternité !

(*Ainsi parlait Zarathoustra* III).

XXXI. La chanson d'ivresse

10

Vous, hommes supérieurs, que vous en semble ? suis-je un devin ? un rêveur ? un homme ivre ? un interprète de rêves ? une cloche de minuit ?

Une goutte de rosée ? une buée et un arôme de l'éternité ? Ne l'entendez-vous pas ? Ne le sentez-vous pas ? A l'instant mon monde est devenu parfait, minuit est aussi midi,

Le bonheur est aussi un plaisir, la malédiction est aussi une bénédiction, la nuit est aussi un soleil ; allez-vous-en ou apprenez-le : un sage est aussi un fou.

Avez-vous jamais dit oui à un plaisir ? Oh, mes amis, par là même vous avez dit oui aussi à *tout* ce qui fait peine. Toutes choses sont enchaînées, enchevêtrées, enamourées.

Avez-vous jamais voulu qu'une fois devienne deux fois, avez-vous jamais dit : « tu me plais, bonheur ! clin d'œil !

instant ! » Vous avez par là même voulu que *tout* revienne.

Tout de nouveau, tout éternellement, tout enchaîné, enchevêtré, énamouré, oh, c'est ainsi que vous *aimiez* le monde.

Vous qui êtes éternels, vous l'aimez éternellement et en tout temps : et à ce qui fait peine aussi vous dites : passe mais reviens ! *Car tout plaisir veut l'éternité !*

11

Tout plaisir veut l'éternité de toutes choses, veut miel, veut levain, veut minuit ivre, veut des tombes et ce qui console des larmes sur les tombes, vout le rouge doré du couchant

— *que* ne veut pas le plaisir ! il est plus assoiffé, plus cordial, plus terrible, plus secret que tout ce qui fait peine, il se veut lui-même, il se mord *lui-même,* la volonté de l'anneau lutte en lui —,

il veut de l'amour, il veut de la haine, il est riche à surabonder, il donne, jette au vent, mendie pour que quelqu'un le prenne, remercie celui qui prend, il aimerait à être haï.

Si riche est le plaisir qu'il a soif de ce qui fait mal, soif d'enfer et de haine, soif de malfaçon, soif de *monde,* — car ce monde, oh, mais vous le connaissez !

Vous, hommes supérieurs, c'est après vous qu'il languit, le plaisir, l'indomptable, le bienheureux — après votre mal, vous qui êtes des hommes manqués. C'est après des choses manquées que languit l'éternel plaisir.

Car tout plaisir se veut lui-même, c'est pourquoi il veut aussi la peine du cœur. Oh, bonheur ! oh, douleur ! Oh, brise-toi, cœur ! Vous, hommes supérieurs, apprenez-le donc, le plaisir veut l'éternité,

— le plaisir veut l'éternité de *toutes* choses, *veut la profonde, profonde éternité !*

12

Avez-vous appris à présent ma chanson ? Avez-vous deviné ce qu'elle veut. Or çà ! Allons ! Vous, hommes supérieurs, chantez-moi maintenant mon chant à danser !

Chantez-moi vous-mêmes maintenant la chanson dont le nom est « Encore une fois », et dont le sens est « Pour toute l'éternité » ! Chantez, vous hommes supérieurs, le chant à danser de Zarathoustra !

O homme ! prends garde !
Que dit minuit profond ?
« Je dormais, je dormais, —
D'un rêve profond, je me suis éveillé — :
Le monde est profond,
Et plus profond que ne le pensait le jour.
Profond est son mal —
Le plaisir — plus profond encore que peine de cœur :
La peine dit : passe !
Mais tout plaisir veut l'éternité —,
Veut la profonde, profonde éternité ! »

(*Ainsi parlait Zarathoustra* IV).

XXXII. Le Crépuscule des Idoles

(1888)

Qu'est-ce qui peut seulement être *notre* doctrine ? Que personne ne *donne* à l'homme ses qualités, ni Dieu, ni la société, ni ses parents et ses ancêtres, ni *lui-même* (le non-sens de la représentation ici finalement rejetée a été enseigné comme « liberté intelligible » par Kant, peut-être aussi déjà par Platon). *Personne* n'est responsable de ce qu'il est là, de ce qu'il est constitué de telle ou telle façon, de ce qu'il est dans de telles circonstances, dans un tel contexte. La fatalité de son être n'est pas à séparer de la fatalité de tout ce qui a été et de tout ce qui sera. Il *n*'est *pas* la consé-

quence d'une intention particulière, d'un vouloir, d'un but, avec lui *n'a pas* été faite la tentative d'atteindre un « idéal de l'homme », ou un « idéal de bonheur », ou un « idéal de moralité » ; il est absurde de vouloir le faire *dévaler* vers un but quel qu'il soit. *Nous* avons inventé le concept de « but » : dans la réalité il *n'y a pas* de but... On est nécessairement, on est une pièce de destin, on appartient au tout, on *est* dans le tout, — il n'y a rien qui pourrait juger, mesurer, comparer, condamner notre être, car cela voudrait dire juger, mesurer, comparer, condamner le tout... *Mais il n'y a rien hors du tout !* — Que personne ne soit plus fait responsable, que le type d'être ne puisse plus être ramené à une *causa prima,* que le monde ne soit une unité ni en tant que sensorium, ni en tant qu' « esprit », *cela seul est la grande libération ;* par là seulement est restaurée l'*innocence* du devenir... Le concept « Dieu » a été jusqu'ici la plus grande *objection* contre l'existence... Nous nions Dieu, nous nions la responsabilité en Dieu : *par là* seulement nous sauvons le monde.

(*Les quatre grandes erreurs,* § 8).

XXXIII. Les deux types : Dionysos et le Crucifié

Déterminer : si l'homme *religieux* typique est une forme de *décadence* (tous les grands novateurs sont, tous et sans exception, maladifs et épileptiques) ; mais n'excluons-nous pas alors un type de l'homme religieux, le *païen ?* Est-ce que le culte païen n'est pas une forme de la reconnaissance et de l'affirmation de la vie ? Son représentant le plus haut ne devrait-il pas être une apologie et une divinisation de la vie ? Le type d'un esprit bien réussi et débordant d'extase ! Le type d'un esprit assumant en lui les contradictions et ce qu'a de problématique l'existence, et les *sauvant !*

C'est là que je place le *Dionysos* des Grecs : l'affirmation religieuse de la vie, de la vie totale ni reniée ni réduite à

moitié ; (typique — que l'acte sexuel éveille profondeur, secret, respect).

Dionysos contre le « Crucifié » : vous avez là l'opposition. Ce *n'*est *pas* une différence par rapport au martyr — simplement celui-ci a un autre sens. La vie elle-même, sa fécondité et son retour éternels, conditionne le tourment, la destruction, la volonté d'anéantir. Dans l'autre cas, la souffrance, le « crucifié en tant que l'innocent » a valeur comme objection contre cette vie-ci, comme formule de sa condamnation. On le devine : le problème est celui du sens de la souffrance : un sens chrétien ou un sens tragique. Dans le premier cas, elle doit être le chemin vers un être sacré ; dans le dernier cas, elle donne valeur à *l'être en tant qu'assez sacré* pour justifier encore une immensité de souffrance. L'homme tragique affirme encore la souffrance la plus amère : il est assez fort, assez plénier, assez apte à diviniser pour cela ; le chrétien nie encore le sort le plus heureux de la terre : il est assez faible, assez pauvre, assez déshérité pour souffrir de la vie sous n'importe quelle forme. Le Dieu en croix est une malédiction de la vie, un avertissement pour s'en sauver ; le Dionysos écartelé est une *promesse* de vie : il renaîtra éternellemnt et reviendra de sa destruction.

(*Inédit de l'année 1888*).

XXXIV. Inédit de l'année 1888

17 (4)

Et combien de nouveaux dieux sont encore possibles ! Pour moi-même, en qui l'instinct religieux, c'est-à-dire formateur de dieux, est vivant parfois à contre-temps : combien autre, combien différent le divin s'est révélé chaque fois à moi !... Tant de choses étranges m'ont assailli dans ces instants sans durée, qui tombent dans votre vie comme s'ils tombaient de la lune, où l'on ne sait même plus quel âge

on a déjà atteint et si l'on redeviendra jeune... Je ne saurais guère douter qu'il y a bien des sortes de dieux... Il n'en manque pas qui semblent inséparables d'un certain Alcyonisme et d'une certaine insouciance... Les pieds légers appartiennent peut-être au concept « Dieu »... Est-il nécessaire d'indiquer qu'un Dieu se tient de préférence au-delà de tout ce qui est bonhomme et raisonnable ? Au-delà aussi, soit dit entre nous, du bien et du mal ? Il a la vue *dégagée,* pour parler comme Gœthe. Et pour en appeler en ce cas à l'autorité de Zarathoustra hautement appréciable : Zarathoustra va si loin qu'il avoue de lui : « je ne croirais qu'à un Dieu qui sache *danser*... »

Disons-le encore une fois : combien de dieux nouveaux sont encore possibles ! Zarathoustra lui-même, à vrai dire, n'est qu'un vieil athée : il ne croit ni aux divinités anciennes, ni aux nouvelles. Zarathoustra dit qu'il *croirait :* mais Zarathoustra ne *croira* pas... Qu'on le comprenne bien.

Type de Dieu d'après le type de l'esprit créateur, de « grand homme ».

Notice bibliographique

Faut-il rappeler un truisme ? *Nietzsche a écrit pour être lu.* C'est donc son œuvre qu'il faut lire et relire ; elle est facilement accessible au lecteur français dans des Collections de poche, ou dans la nouvelle traduction éditée par Gallimard.

Pour cette lecture, il peut être bon de commencer par *Le Gai Savoir* (dans la traduction de Vialatte, coll. Idées, qu'on préfèrera à celle de la nouvelle édition Gallimard) et par *Par-delà bien et mal.* Lire ensuite *Ainsi parlait Zarathoustra,* soit dans la traduction de Marthe Robert (10/18), soit dans la traduction de Georges-Arthur Goldschmidt (Le livre de poche n° 987).

On trouvera une « introduction à une première lecture », dans l'œuvre, la plus complète et la plus rigoureusement honnête, celle de Georges Morel. *Nietzsche,* 3 volumes, Aubier-Montaigne Paris 1970-1971

tome 1 : Genèse d'une œuvre.
tome 2 : Analyse de la maladie.
tome 3 : Création et Métamorphoses.

Pour une interprétation philosophique de qualité, Gilles Deleuze. *Nietzsche et la philosophie.* PUF. Paris 1967. 2e édition. Ou encore son livre plus bref : « *Nietzsche, sa vie, son œuvre avec un exposé de la philosophie.* Coll. « Philosophes ». PUF. Paris 1965

Nietzsche aujourd'hui ?, 2 tomes, Union générale d'éditions coll. 10/18, offre une confrontation de diverses interprétations actuelles de la pensée nietzschéenne.

On aura peut-être envie alors de remonter à la source de bien des débats, à l'interprétation de Heidegger, désormais accessible au lecteur français : M. Heidegger, *Nietzsche,* 2 volumes, trad. P. Klossowski, Gallimard, Paris, 1971.

Pour une approche intime, par une femme qui fut l'amie de Nietzsche, Lou Andréas-Salomé, *Frédéric Nietzsche,* Gordon et Breach, Paris-Londres. Réimpression GIB. Sciences humaines et philosophie, 1970

On peut suggérer encore :

Emmanuel Diet. *Nietzsche et les métamorphoses du divin,* Ed. du Cerf, Paris 1972.

Paul Valadier. *Nietzsche et la critique du christianisme,* Ed. du Cerf, Paris 1974.

Essais sur la modernité. Nietzsche et Marx, ch. V : « Nietzsche et le retournement de la morale », Ed. Desclée-Cerf, Paris 1974.

Table des matières

« Osez goûter de mon plat, mangeurs ! » 11

I. Ecce homo 17

Un athéisme instinctif ? 17
Vers de nouvelles aurores 24
Illusion et réalité 29

II. Le laboratoire aux illusions 35

Non-sens de l'existence 35
Le prophète de la grande lassitude 38
Lassitude ou justice ? 42
La maladie religieuse 48
Présupposition psychologique 51
Présupposition politique (L'athéisme, une seconde innocence ?) 53
La volonté de croyance 57
Le faux-monnayage chrétien : l'interprétation dévalorisante 60
La présomption chrétienne 66

III. Le gai savoir 73

Dire et faire-oui 73
Sils-Maria 76
Métamorphose de la volonté : enfant comme Jésus ? 79
Surabondance du réel et mort de Dieu 84
« Notre nouvel « infini » » (*G.S.* § 374) 88
Un nouveau polythéisme 90
Polythéisme et perspectivisme 94
Entre aujourd'hui et demain 96

IV. Textes 101